

# LE RÉVEIL

## COMMUNISTE-ANARCHISTE

SUISSE ET ITALIE

ABONNEMENTS : Une année, fr. 3.— ; Six mois, fr. 1.50  
Le numéro : 5 centimes

Adresser lettres et communications :

RUE DES SAVOISES, 6  
GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE

ABONNEMENTS : Une année, fr. 5.— ; Six mois, fr. 2.50  
Le numéro : 10 centimes

Notre prochain numéro portera la date du **Premier Mai** et contiendra le manifeste des Groupes révolutionnaires en Suisse romande. Prix : 3 francs le cent. Prière de nous faire parvenir les commandes dans le plus bref délai possible, pour nous permettre de fixer à l'avance le chiffre du tirage.

Nous avisons les camarades qui voudraient se charger à cette occasion de la vente de brochures, volumes, cartes postales et lithographies que nous pouvons leur en fournir.

### Pour le Premier Mai

Dans notre réunion du vendredi 9 courant, il a été décidé d'organiser un meeting international avec orateurs français, italien, allemand et russe. **Les camarades continueront à se réunir tous les vendredis**, à 8 h. 1/2 du soir, à la **Maison du Peuple**, rue Dubois-Melly.

*Des nouvelles alarmantes ayant paru dans la presse sur la santé de notre camarade Pierre Kropotkine, sa compagne Sophie nous a écrit, les premiers jours de ce mois, pour nous rassurer sur son état actuel. Tout danger n'est pas écarté, mais le courage et la sérénité du malade donnent bon espoir qu'il pourra surmonter la crise.*

*Nous souhaitons ardemment que notre ami soit bientôt à nouveau le premier parmi nous dans la lutte contre l'Etat et le Capital, que l'horrible tourmente traversée par le monde entier va rendre plus que jamais nécessaire.*

*Puisse notre grand frère aîné se sentir en cette heure de souffrances entouré par l'inaltérable affection de nous tous, qui sommes guidés par sa même et profonde volonté de bien-être et de justice pour toute l'humanité.*

### L'héroïsme obligatoire

L'héroïsme devient obligatoire, lui aussi... Et quel étrange héroïsme !

Nous avons connu les héros qui sont actuellement dans les tranchées et sur le front, pendant de longues années dans la vie de chaque jour.

C'étaient en grande partie des ouvriers, pour lesquels un intérêt de classe ou un intérêt public quelconque ne paraissent pas exister. Lors même qu'ils étaient syndiqués ou adhérents à une section socialiste, c'est à peine s'ils assistaient à quelques réunions ou manifestations annuelles, pour y jouer d'ailleurs le plus passif des rôles. La quotidienne besogne pour le patronat accomplie, toute autre activité, spécialement en vue d'une émancipation commune, leur répugnait singulièrement. C'est ainsi que de plus en plus groupements économiques et groupements politiques se réduisaient à une prétentieuse bureaucratie, se donnant d'autant plus d'importance que syndicats ou partis n'existaient en somme que par sa paperasserie. Les milliers de prolétaires se trouvaient toujours représentés par quelques dizaines d'individus, considérant souvent la propagande comme un devoir pénible, ou l'exerçant comme un métier quelconque, histoire de gagner leur pain. L'idée d'une profonde transformation so-

ciale n'avait nulle part pénétré fortement les cerveaux ouvriers. Il en était bien question, dans les congrès, dans les jours de commémoration ; mais tout le monde continuait à chercher des adaptations au capitalisme, dont le règne était considéré par chacun comme éternel.

Le manque d'idées était complet, nous dirions presque absolu ; les petits profits, qui n'allaient, d'ailleurs, qu'à une infime minorité du prolétariat, devaient tenir lieu de tout. Le socialisme était ainsi encore moins réel que ne l'est le « bon Dieu » du croyant, et cela malgré la « politique réaliste » dont se vantaient ses chefs.

Devons-nous nous étonner qu'en face de la plus effroyable catastrophe qu'ait jamais vue l'histoire, ce socialisme se soit montré la chose la plus inconsistante du monde ?

Inutile de rappeler les railleries et les insultes dont tous ceux qui ont cherché à réagir ont été l'objet. Des néologismes avaient même été créés pour nous ridiculiser : nos conceptions étaient « catastrophiques ». Heureusement que le socialisme pratique, scientifique, aux résultats tangibles avait partout le dessus !

A vrai dire, en fait de pratique les peuples n'ont connu que celle de la passivité, et ils continuent à en donner l'exemple aujourd'hui dans les tranchées, comme hier dans les usines, les chantiers et les champs.

Admirez tout de même le résultat tangible d'une praticité consistant en somme à se refuser de voir plus loin que le bout de son nez. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Ah ! l'incommensurable imbécillité de cette sagesse !

Tiens, cher populo, la bonne loi, la bonne réforme, l'amélioration, l'augmentation, la réglementation, l'unification, l'emberlificatio ; mais garde-toi bien de toute révolte. Les risques seraient trop grands. Tiens, et ne songe pas à ce que tu auras, fût-ce même la guerre !

Béniissons donc les gens pratiques ! Ils craignaient pour nous les moindres maux, ils calculaient strictement les pertes et les profits, les sacrifices à consentir et les avantages à obtenir, ils nous empêchaient de nous égarer dans les entreprises folles, ils nous ont tant de fois conseillé l'immobilisation, jusqu'au jour où la mobilisation est venue !

Pratiques, très pratiques, ultra-pratiques les masses ouvrières ont alors marché. Elles s'étaient bien gardées de le faire pour elles-mêmes, mais puisque les maîtres l'ordonnaient, puisqu'il ne s'agissait pas de revendiquer leur droit à une vie vraiment humaine, au bien-être, à la dignité, au savoir, mais de servir les intérêts les plus inavouables, les ambitions les plus criminelles, les visées les plus infâmes, en avant, en avant ! Le massacre est glorieux, la boucherie poétique, le carnage sublime !

La nature ne fait pas de sauts ! répétaient gravement nos « scientifiques ». Petit à petit, pas à pas, les modifications, les changements, les réformes s'ajoutaient les uns aux autres, quelle profonde transformation ne réaliserions-nous pas sans désordres, secousses ou troubles !

Toutefois, le saut est venu et quel saut dans le sang, dans la boue, dans la pire des

sauvageries ! Où sont ceux qui pour la moindre des grèves pleuraient sur les pertes économiques qui en découlaient ? Où sont les « scientifiques », prévoyant le prompt échec d'une révolution et les masses se mettant contre elle à cause des pertes et des sacrifices qui allaient en résulter ? La guerre est là avec sa monstrueuse hécatombe et son gaspillage de richesses inouï, les serfs de l'Etat l'acceptent, les « scientifiques » la justifient. Les peuples ne se composent plus que d'innombrables bandes de pillards et de massacreurs, d'assistés de l'Etat et de salariés trimant dur pour fournir inlassablement des armes à la destruction et à la mort.

Pour comble, d'aucuns regrettent ou s'étonnent même que nous ne nous mêlions pas à la grande tuerie ! Quoi, ne sommes-nous pas des hommes et y aurait-il quelque chose d'humain qui nous soit étranger ? Il est bien vrai que l'abattoir est ce qu'il y a de plus humain en ce moment, mais, enfin, nous n'allons pas nous croire des surhommes pour avoir voulu nous y soustraire !

Trève d'ironie. Ce n'est pas notre faute si nous vivons à une heure de folie universelle — l'histoire en a déjà connu d'autres, d'ailleurs — et il nous sera bien permis de ne pas épouser cette folie ! Sans orgueil, mais avec une profonde conviction, nous cherchons à attirer à nous les autres, à les arracher à la fournaise où ils sont plongés, à dissiper le cauchemar sinistre. Au cours d'un incendie, ce qui importe n'est-ce pas de circonscrire le feu ou faudrait-il, au contraire, pour faire acte de solidarité, pour rester avec la masse des incendiés, tâcher de l'étendre encore ? N'est-il pas d'ailleurs évident que toute cette boucherie, dans l'esprit de tous ceux qui la commandent et la dirigent, sans se heurter, jusqu'à présent du moins, à une opposition quelconque, n'est nullement destinée à réaliser la moindre parcelle de nos revendications ?

Sacrifier notre vie au mépris de l'idéal même auquel nous l'avions vouée, voilà ce que d'aucuns nous demandent. Frappés par le fait de la guerre, ils croient que pour le moment tout doit lui être subordonné. Mais notre conduite présente influera sur celle que nous aurons à tenir plus tard. Et comment après avoir adhéré aujourd'hui à l'étatisme et au nationalisme, pourrions-nous demain reprendre notre propagande et notre action internationaliste et anarchique ? Nos actes auront désavoué à l'avance nos paroles. Bien plus, nous serons entraînés à coopérer au maintien d'un état de choses que nous aurons contribué à former. Ou l'existence d'Etats déterminés n'était pas pour nous une question de vie ou de mort — au sens propre des mots — ; ou si elle l'était, comment pourra-t-elle cesser de l'être ? Un anarchiste ne peut manquer de se poser cette question.

Certes, au moment où des millions d'hommes risquent leur vie, nous ne saurions avoir l'unique préoccupation de sauver la nôtre. Mais, pour autant que nous sachions, l'ennemi, le maître, est toujours là, orgueilleux et brutal. Nous l'avons respecté dans nos luttes d'hier et si le soi-disant héroïsme ambiant allait nous gagner, pourquoi nos coups ne porteraient-ils pas d'abord contre lui ?

L'étranger nous chasse de nos maisons...  
Mort à l'étranger !

Le propriétaire et l'huissier nous jettent sur  
le pavé... Mort au propriétaire et à l'huissier !

L'étranger nous exploite, nous vole, nous  
opprime... Feu sur lui !

Le patron, le financier, le gouvernant spé-  
culent sur notre misère, notre ignorance et  
notre faiblesse, toujours prêts à nous écraser  
si nous ne nous courbons pas docilement...  
A mort !

L'étranger nous tue... Tuons-le !

Les classes privilégiées usent notre santé,  
abrègent notre existence et celle de nos fem-  
mes et de nos enfants... Frappons ceux qui  
nous frappent !

Les prolétaires qui sont dans les tranchées  
et sur le front ne deviendront pour nous des  
héros, que, si à leur retour, ils continuent à  
tenir envers l'ennemi de l'intérieur le même  
raisonnement qui leur a fait prendre les armes  
contre l'ennemi de l'extérieur.

L'ouvrier-soldat qui envahit un pays, le  
dévaste et en massacre les habitants est cer-  
tes fort odieux, même s'il n'agit de la sorte  
que forcé et à contre-cœur. Mais pourquoi le  
chasser au nom d'un sentiment d'indépen-  
dante, de liberté et de fierté, pour demeurer  
ensuite toute sa vie dans un état d'infériorité  
économique, physique, intellectuelle vis-à-vis  
d'une classe privilégiée, qui de son plein gré,  
avec une volonté bien arrêtée, veut nous  
maintenir assujettis ? A mort ! à mort !

Les véritables héros du droit et de la liberté  
attendent toujours leur heure. Ceux qui tom-  
bent aujourd'hui ne sont que les victimes de  
cette idole, plus sanglante, plus cruelle, plus  
meurtrière que toutes celles de l'antiquité :  
l'Etat, dont les sacrifices humains se chiffrent  
par centaines de milliers.

L. B.

## En Russie

*Nache Slowo*, quotidien russe de Paris, qui  
a succédé à *Goloss* (supprimé à la demande  
d'Isvolski par la censure française) donne les  
nouvelles suivantes :

— Le tribunal militaire de l'arrondissement de  
Riga a condamné l'ouvrier Casimir Martinaitis à  
huit ans de travaux forcés pour avoir fait de la  
propagande antimilitariste au mois de juillet 1914  
(c'est à dire au début de la guerre, puisque le  
calendrier russe retarde de 13 jours sur le nôtre).

— A Moscou, le nommé Tarassévitch (un ou-  
vrier probablement) s'étant mêlé à la conversa-  
tion de deux dames qui, dans une voiture de  
tramway, parlaient des « atrocités allemandes »  
et leur ayant fait observer que les cosaques en  
faisaient tout autant et que le mieux était de ne  
pas aller à la guerre, a été condamné à deux ans  
de réclusion dans une forteresse.

— En Russie le Très Saint Synode, par l'inter-  
médiaire des évêques, embauche des prêtres  
orthodoxes pour la conversion des Galiciens.

\*\*\*

Le commandant de la forteresse de Cronstadt  
a fait publier (entre autres dans le *Courrier de  
Cronstadt*) ce qui suit :

« Ces derniers temps, après avoir constaté leur  
complète impuissance à vaincre la Russie dans  
la lutte ouverte sur le champ de bataille, nos en-  
nemis s'y sont pris autrement. Aux frais des Alle-  
mands on a organisé en Russie la prédication de  
l'inutilité de la guerre et de la nécessité pour la  
Russie de conclure la paix au plus tôt. Des appels  
de ce genre sont jetés à nos troupes par des  
aérostiers. On en munit abondamment les soldats  
allemands, qui, faits prisonniers, continuent leur  
œuvre infâme en répandant ces proclamations.  
Enfin il se trouve parmi les Russes et parmi nos  
métèques des vendus qui travaillent pour l'ar-  
gent allemand à la perte de la Russie et, feignant  
d'être les amis des paysans et des ouvriers, s'ef-  
forcent de les tromper.

Il est arrivé que des soldats, des blessés sur-  
tout, qui se promenaient dans les rues, ont été  
abordés par des gens habillés convenablement et  
qui, avec des paroles de sympathie, les ont  
questionnés sur leur service, sur leur famille et  
ensuite se sont mis à leur dire qu'il était pénible  
de faire la guerre, qu'il faudrait en finir au plus  
tôt avec la guerre, que ce serait un grand avan-  
tage pour tous les Russes. Quelquefois, après la  
conversation, les gens animés de ce genre de  
bienveillance donnent à leur interlocuteur une  
brochure imprimée et disant les mêmes choses ;

la patrie de cette brochure est l'Allemagne et son  
but d'affaiblir l'héroïsme du peuple russe, de  
semer le mécontentement et le doute et d'aider  
par ce moyen, à défaut d'autres, les Allemands  
dans leur lutte désespérée contre notre puissante  
patrie.

Je fais savoir à la garnison de la forteresse et à  
toute la population de la région que non seule-  
ment les militaires, mais encore tous les citoyens  
ont le devoir d'arrêter les gens de cette espèce  
et de les conduire à la police ou au poste mili-  
taire le plus rapproché. Ces gens sont les pires  
ennemis de la Russie, bien pires que ceux qui  
nous attaquent ouvertement avec des fusils et des  
canons. En cas d'arrestation des malfaiteurs ci-  
dessus désignés, il n'y a pas à prendre garde à  
leur extérieur. Les traîtres ont souvent l'air de  
messieurs, mais, néanmoins, ils sont des traîtres  
et comme tels dignes de mépris et de châtiement.

Je fais savoir également que toute personne  
qui aura eu connaissance de la diffusion de pro-  
clamations ou d'appels ou qui aura vu les subor-  
neurs à l'œuvre et n'en avisera pas les autorités  
sera considérée comme coupable de connivence  
et de complicité et punie selon toute la rigueur  
de la loi. »

*Nous ne croyons pas que la social-démocratie,  
en Allemagne ou ailleurs, se soit laissé guider  
par telle ou telle doctrine. Ce n'était, au fond,  
comme tous les autres partis bourgeois, qu'un  
groupement d'hommes aspirant au pouvoir, tout  
en cherchant avant d'y parvenir à en tirer le  
plus de profits possibles par un opportunisme  
plus ou moins habile. Sans doute, les socialistes  
parlementaires se réclamaient d'une doctrine, le  
marxisme le plus souvent, mais ils s'en sou-  
ciaient si peu !*

*Nous donnons néanmoins l'article ci-après,  
qui a paru dans un journal socialiste, Licht-  
strahlen, de Berlin. Son auteur, Anton Panne-  
koek, ne fait que des demi-aveux et paraît sur-  
tout préoccupé de sauver du naufrage le mar-  
xisme, mais le peu qu'il dit est assez signifi-  
catif et mérite d'être souligné. A noter aussi que  
Bakounine, dans sa polémique contre Marx,  
avait déjà fait les mêmes affirmations.*

*Laissons la parole à notre marxiste :*

### Le Marxisme pratique

Les philosophes ont interprété  
le monde de diverses façons,  
mais l'essentiel, c'est de le  
changer. Karl MARX.  
(Thèses sur Feuerbach).

Les théories scientifiques n'ont pas leur ori-  
gine dans les pensées purement abstraites et  
étrangères aux passions germant dans la tête  
des hommes. Elles servent dans la vie et sont  
destinées à éclairer la voie de l'homme dans  
sa tâche pratique. C'est pourquoi, engendrées  
par les nécessités réelles, elles se modifient  
selon que les besoins, la société ou les néces-  
sités changent. De cette manière la même  
théorie peut, selon les moments, subir des  
modifications. Quelle différence entre le chris-  
tianisme des premiers siècles du moyen-âge,  
des diverses églises de la réforme et celui de  
la bourgeoisie libérale du XIXe siècle !

Il en est de même du marxisme. Bien qu'il  
soit une doctrine claire et scientifique, il a pris  
des formes différentes selon les besoins du  
moment. (Et surtout selon les besoins des hom-  
mes qui l'ont interprété ! N. d. R.).

Le marxisme était la théorie de la destruc-  
tion du capitalisme. Marx faisait appel aux  
prolétaires du monde entier : « Prolétaires de  
tous les pays, unissez-vous », écrivait-il, en  
1847, dans son manifeste communiste. Et il fit  
mieux que de lancer un appel comme beau-  
coup d'autres pour différents buts. Il dota le  
prolétariat d'une théorie qui lui montrait sa  
véritable mission, lui fournissait des enseigne-  
ments sur la société, et lui donnait en même  
temps une assurance pour l'avenir. C'était le  
*matérialisme historique*.

Le matérialisme historique explique la ma-  
nière d'agir des hommes à travers l'histoire  
par les conditions matérielles et surtout par  
les conditions économiques. Comme les hom-  
mes n'agissent pas inconsciemment et sont  
mûs dans leurs actions par leurs pensées,  
leurs idées et le but à atteindre, il en résulte  
que ces pensées, idées et but ne se forment  
pas d'eux-mêmes et par hasard, mais résultent  
des conditions et des nécessités économiques.  
Si une révolution économique devenait néces-  
saire, si l'ancien état de choses était surpassé,

cela prouverait que l'idée qu'on ne peut plus le  
maintenir s'est affermie dans toujours plus de  
consciences, en même temps que la volonté de  
le changer. Et cette volonté se frayerait alors  
irrésistiblement un chemin par l'action et diri-  
gerait la pratique. C'est pourquoi le proléta-  
riat peut fermement compter et non seulement  
espérer en un ordre meilleur, assuré comme  
il est par le matérialisme historique que grâce  
à l'évolution économique les masses seront  
poussées à le réaliser et en auront la capacité.  
Ainsi le socialisme, d'utopie qu'il était, deve-  
nait une science.

Des adversaires qui ne comprenaient pas  
cette doctrine bouleversant toutes les idées  
reçues, l'appelaient fataliste, prétendant  
qu'elle assimilait l'homme à une marionnette.  
Qu'ils aient eu tort, ce que nous venons de  
dire le prouve ; mais leur erreur n'a été en  
somme que la conséquence de la *situation spé-  
ciale* faite au marxisme à l'époque qui a précédé  
la nôtre. Cette doctrine a deux faces : l'homme  
est un produit des conditions sociales, mais il  
les transforme à son tour. Il est uniquement  
un agent des nécessités économiques, les-  
quelles ne peuvent se réaliser que par son  
action. Ces deux faces sont également justes  
et importantes et la théorie ne devient com-  
plète que par leur union. Mais c'est naturel-  
lement selon les circonstances que l'une ou  
l'autre acquiert plus de valeur. Au moment  
des graves persécutions, après 1878, lorsque  
tout espoir semblait perdu, que tant de chefs  
reniaient ou trahissaient le drapeau, que les  
rangs des militants s'étaient fort éclaircis, les  
membres restants auraient aussi perdu cou-  
rage si la doctrine ne leur avait donné con-  
fiance, avec la certitude de la victoire et la  
conviction qu'aucune puissance humaine ne  
peut résister longtemps aux nécessités écono-  
miques. Il fallut même, au cours des années  
suivantes, insister sur ce fait que de grands  
changements politiques ne peuvent s'effectuer  
qu'à la suite d'un développement économique  
suffisant. Laisser mûrir les faits devait être  
en ce temps-là le mot d'ordre théorique. Le  
marxisme devint la théorie du parlementa-  
risme en opposition à l'anarchisme. Il aidait  
les socialistes à l'enseignement de la dépen-  
dante complète de l'homme des rapports éco-  
nomiques (oh ! le malheureux enseignement ! N.  
d. R.) pendant les années de leur affaiblisse-  
ment numérique et leur servait de guide sûr  
pour la tactique.

Le matérialisme historique prenait forcée-  
ment une physionomie nettement fataliste, et  
c'est ainsi qu'il pénétra dans l'esprit des prê-  
cheurs et des théoriciens : Attendre, entre  
temps faire de la propagande, organiser des  
masses de prolétaires toujours plus nombreu-  
ses, car les faits travailleraient pour nous ; le  
développement économique finirait par nous  
donner le succès — telle était la tactique (on  
ne peut plus fausse ! N. d. R.). Les travaux  
théoriques de ce temps, surtout ceux de  
Kautsky, nous montrent partout dans l'his-  
toire l'influence prédominante des rapports  
économiques.

Cette tendance dominait très nettement dans  
les dix dernières années, lorsque la situation  
lui devint encore plus favorable. Bien que  
cela semble contradictoire, c'est tout de même  
assez facile à comprendre. Comme il devenait  
de nécessité politique d'inaugurer de nouvelles  
méthodes aux fins d'une action énergique pour  
défendre les droits les plus élémentaires ;  
comme de graves dangers dus à l'impérialisme  
surgissaient et que les masses triomphaient  
dans les luttes électorales, les dirigeants du  
parti s'aperçurent que cette nouvelle tactique,  
rencontrant une forte résistance de la part des  
pouvoirs publics, compromettait leur vieille et  
tranquille routine. Ils calmaient, retenaient  
les masses et s'opposaient même à leur élan.  
Kautsky affirmait que ce n'était pas dans les  
théories marxistes d'exalter le prolétariat à  
marcher de l'avant. Il n'y a que les anarchistes  
et les syndicalistes pour pousser à l'action.  
Les vrais disciples de Marx savaient bien qu'il  
fallait laisser mûrir les faits. Et tandis que  
l'action opprimante de la bureaucratie du  
parti paralysait le juvénile élan des masses et  
que sa nouvelle tactique s'engourdissait, la  
théorie de transformation mondiale de Marx  
se pétrifiait par la plume de ses chefs théori-  
ciens et devenait d'un aride fatalisme. Pour-  
quoi tant d'actions si pleines de dangers si le  
développement économique doit nous pousser  
en avant sans risques, augmenter notre pou-

voir et en fin de compte nous assurer le succès ?

Les ouvriers qui acceptaient cette explication de la théorie de Marx ne l'avaient jusqu'à pas contredite. Mais les adversaires de la social-démocratie n'étaient pas si fatalistes pour laisser mûrir les circonstances sans agir, jusqu'à ce que le développement économique ait donné lui-même à l'Allemagne la place qu'elle revendiquait dans le monde. Ils savaient que pour arriver à ce but il fallait lutter, que sans lutte on ne peut vaincre et ils se préparaient depuis des années d'une manière exemplaire pour cette lutte. Le prolétariat se laissait mener, trompé par le bruit artificiellement grossi de la grande victoire électorale, et vivait au jour le jour.

C'est pourquoi il est temps de mettre en relief le côté négligé de la théorie de Marx, maintenant que le mouvement ouvrier doit trouver une nouvelle orientation, doit se débarrasser de l'étroitesse et de la passivité passées et sortir de la crise. Les hommes doivent préparer eux-mêmes leur histoire, leur sort. Il est vrai qu'ils ne le font pas à leur gré, mais ils le font. L'homme lui-même est l'élément actif, transformateur de l'histoire. Certes, il doit être poussé par le facteur économique, mais lui doit agir.

Sans son action, il n'arrive à rien et agit pour transformer la société est autre chose que de jeter tous les cinq ans un bulletin dans l'urne. Un monde ne se construit pas si facilement. L'esprit humain n'est pas que le produit des rapports économiques, mais aussi la cause de la transformation de ces rapports. Les profondes transformations dans le mode de production, comme par exemple celle du féodalisme au capitalisme et de celui-ci au socialisme, n'ont lieu que du fait de nouveaux besoins changeant l'esprit de l'homme et l'obligeant à une certaine volonté. Si cette volonté entre en action, l'homme transforme la société, afin qu'elle corresponde à ses nouveaux besoins. La théorie de Marx nous a démontré comment nos ancêtres, lorsqu'ils procédaient à des transformations, étaient poussés par des nécessités économiques. Elle nous montre encore que les hommes d'aujourd'hui, poussés de même par les nécessités économiques, doivent se mettre à l'œuvre pour transformer la société.

*Que de détours pour arriver à la conclusion bien simple que l'homme ou le prolétariat tout entier n'est que parce qu'il agit et que pour conquérir quelque chose, s'il faut sans doute en éprouver le besoin, il reste toujours indispensable de le vouloir aussi. En attendant, continuons à nous méfier d'une « science » qui paraît compliquer à dessein les idées les plus claires.*

## NOTES EN MARGE

### L'insupportable tyrannie...

Voici un manifeste affiché en divers endroits de la ville d'Ekaterinodar par le gouverneur général de la région de Kouban et du gouvernement de la Mer Noire :

Il y a quelques jours Son Altesse le commandant en chef annonçait que l'ennemi répandait des proclamations parmi nos troupes sur le théâtre de la guerre. Maintenant on a découvert tout un réseau d'agents de l'ennemi qui opèrent dans toute la contrée et en particulier dans le rayon des troupes confiées par Sa Majesté à mon commandement. C'est en prenant le nom d'amis du peuple que, dans leurs proclamations flatteuses, ils proposent aux troupes et au peuple russe de poser les armes au nom de la fraternité universelle, et ils prétendent que c'est le gouvernement qui fait la guerre et non pas le peuple russe et que ce dernier n'a rien à objecter à l'insupportable tyrannie allemande.

J'estime qu'il est de mon devoir de prévenir à ce propos les pitoyables mercenaires de l'Allemagne, les rédacteurs et distributeurs de proclamations, que je considérerai leur activité comme des actes d'hostilité dirigés contre nos armées et que, quand ils seront pris, je les ferai comparaître devant la cour martiale pour y être jugés conformément aux lois du temps de guerre.

C'était, à la date du 4 mars, le troisième « manifeste » de ce genre. Le premier émanait du commandant en chef (grand-duc Nicolaïef) et le second du commandant de la forteresse de Cronstadt.

Nous ignorons s'il y a vraiment des agents de l'Allemagne à Ekaterinodar. Cela paraît

tout de même peu probable. Mais franchement, ceux-là seuls qui se sont déjà insurgés contre la tyrannie tzariste peuvent avoir sincèrement quelque chose à objecter à « l'insupportable tyrannie allemande ». Il est évident que pour celui à qui le tzar paraît supportable la notion de l'insupportable n'existe plus.

### Conversion suspecte.

Georges Weil est ce député socialiste de la ville de Metz, qui, la guerre déclarée, s'est engagé dans l'armée française. Pour expliquer sa conduite, il a fait à un correspondant du *Secolo* de Milan, les déclarations suivantes, concernant l'organisation ouvrière et le parti socialiste allemands :

Tout le mouvement syndical n'est, au fond, qu'un mouvement corporatif dirigé vers un idéal d'aisance petite-bourgeoise. L'importance des revendications syndicales est sans doute indiscutable ; mais celles-ci ne peuvent constituer la principale force de revendication des classes laborieuses. On me répondra qu'il y a aussi, en Allemagne, un parti socialiste ; mais ce dernier a fait ses preuves même aux yeux de ceux qui ne soupçonnaient guère sa parfaite incapacité sur le terrain révolutionnaire, aussi bien que sur le terrain réformiste. Il est devenu, tout à fait comme la nation bourgeoise, un organisme colossal, très vaste et en même temps délicat (ses membres dépassaient le million), souffrant ainsi de tous les inconvénients dus à cette vastité et à cette délicatesse mêmes.

L'activité socialiste, ces derniers temps, se réduisait à une politique de petits profits, d'une part, et à un inutile verbiage révolutionnaire, d'autre part. Ensuite les congrès, avec leurs ordres du jour, s'efforçaient de concilier l'austère phraséologie des tribuns avec l'humble pratique quotidienne... Vains efforts !... La grande crise est venue et le verbiage, dans lequel le socialisme allemand excellait, s'est aussi effondré. Même le droit de nationalité a dû céder à la poussée impérialiste, dont la théorie domine actuellement la social-démocratie.

Ceux qui nous lisent depuis quinze ans auront trouvé dans nos colonnes les mêmes affirmations, presque mot à mot, chaque fois que nous avons eu à parler du mouvement social en Allemagne. Comme quoi la vérité finit par éclater quand même.

Seulement le député Weil n'a fait que troquer un nationalisme contre un autre nationalisme et, la paix conclue, il n'aura rien de plus pressé que de prôner en France et pour le socialisme et le syndicalisme français les méthodes et les errements qu'il reproche à ses anciens *Genossen*.

### Ne sachant plus que faire...

Le Parti socialiste neuchâtelois, qui, malgré son pettavelisme, passe pour le plus révolutionnaire de la Suisse, a voté une résolution dans laquelle ses membres « appellent de tous leurs vœux une action-capable de mettre fin « à la guerre sur des bases qui rapprocheront « tous les peuples ».

Très bien, mais ces bases ne peuvent sans doute être des bases capitalistes. La chanson dit bien :

*Le monde va changer de base.  
Nous ne sommes rien, soyons tout !*

Toutefois, comment faire pour qu'il en soit ainsi ?

Les socialistes neuchâtelois adressent leur appel à toutes les sections de l'Internationale — laquelle ? — « pour qu'elles s'apprennent à mener un sérieux assaut au capitalisme, au militarisme et à toutes les forces antidémocratiques ; qu'elles s'apprennent également à établir, par un mouvement révolutionnaire s'il le faut, la souveraineté effective des peuples et leur rapprochement en une Confédération européenne républicaine qui procéderait au désarmement général ».

Admirons surtout ce « mouvement révolutionnaire s'il le faut » ! Drôles de « révolutionnaires », en effet, qui ne sont pas encore convaincus « qu'il faut » la révolution !

Toute la littérature socialiste n'a jamais envisagé la révolution que comme une « résolution désespérée », alors qu'elle ne saurait être conçue que comme l'action d'hommes espérant surtout, sinon uniquement, en leurs forces, en leurs capacités, en leur programme.

Mais pour les révolutionnaires du socialisme étatiste, la révolution n'est à faire qu'en ne sachant plus que faire...

### Edition corrigée...

D'après les comptes rendus des journaux, Jouhaux, secrétaire de la C. G. T. française, s'était écrié dans son discours devant le cercueil de Jaurès :

Au nom des organisations syndicales, au nom de tous les travailleurs qui ont déjà rejoint leur régiment et de ceux — dont je suis — qui partiront demain, je déclare que nous allons sur le champ de bataille avec la volonté de repousser l'agresseur : c'est la haine de l'impérialisme qui nous entraîne.

Maintenant, le même Jouhaux vient de nous donner son discours en une brochure, où la phrase ci-dessus se trouve ainsi corrigée :

Avant d'aller vers le grand massacre, au nom des travailleurs qui sont partis, au nom de ceux qui vont partir, dont je suis, je crie devant ce cercueil toute notre haine de l'impérialisme et du militarisme sauvage qui déchainent l'horrible crime.

Des centaines de lendemains se sont écoulés, des centaines de milliers de travailleurs sont partis, mais Jouhaux nous reste obstinément. Il a été laissé pour compte... pour celui du gouvernement et non de la classe ouvrière, bien entendu.

### Permission superflue.

M. Georges Sorel, l'homme aux mythes syndicalistes, écrit quelque part :

Je suis convaincu que la Russie ne permettra nullement à l'Angleterre et à la France de briser ce que nos journalistes-penseurs appellent le militarisme prussien, c'est à dire la force que les institutions militaires de la Prusse peuvent opposer aux révolutions modernes.

La Russie tzariste n'aura pas besoin de ne pas permettre ce que la France et l'Angleterre des cliques financières et gouvernementales ne songent nullement à réaliser. Et le militarisme prussien est déjà et deviendra toujours plus pour tout Etat l'exemple par excellence à imiter.

## Si vis pacem

(Si tu veux la paix...)

Nous mettons en vente au prix de **50 centimes l'exemplaire (2 fr. les quatre exemplaires franco de port dans toute la Suisse)** ce grand tableau de F. Sagrista, tirage en huit couleurs, format 60/80 centimètres, sur papier de luxe granulé.

L'urgente nécessité d'une active propagande en faveur de la paix entre tous les peuples, nous conseille une large diffusion de ce tableau que nous vendons ainsi la moitié de sa valeur réelle. Il importe surtout de lutter contre la diffusion de tableaux et images militaires, glorifiant la guerre et les pires carnages et qui exercent sur le peuple l'influence la plus pernicieuse.

## BILAN DU " RÉVEIL "

### Recettes

Vente journaux et brochures :

Bienne, A. 3.— ; Genève, 12.50, Matthey 5.— ; Lausanne 2.15, M. 5.— ; Le Locle, 10.— ; Milan, 10.— ; Neuchâtel, 8.— ; Vouvry, 22.50.

TOTAL Fr. 78.15

Abonnements :

Colombes, F. D. 5.— ; Genève, Mme Ch. 1.50, Synd. Maç. et Man. 40.— ; Laufen, A. F. 2.— ; Le Locle, J. 1.60 ; Lorient, F. L. 2.— ; Nyon, M. J. 3.— ; Paris, M. H. 2.— ; Roche, C. P. 3.— ; Yverdon, A. L. 2.—, R. A. 2.—, B. H. 2.—, L. L. 2.—, B. E. 2.—, V. G. 2.—, R. A. 2.—, P. A. 2.—, P. A. 2.—, T. M. 2.—, B. A. 2.— ; Zurich, F. B. 4.—

TOTAL Fr. 86.10

Souscription :

Chaux-de-Fonds, Ar. 2.— ; Genève, réunion du 9 avril 9.20, J. G. 2.—, Jeanquimarche 5.—, St. 5.—, Ph. J. 1.—, Stengel 3.— ; Lausanne, J. W. 0.50 ; Londres, entre camarades 50.40

TOTAL Fr. 78.10

TOTAL des recettes au 15 avril Fr. 242.35

### Dépenses

Journal n° 408	75.—
Location salle réunions	5.—
Cartes postales Bakounine	50.—
Frais de poste	51.60
Déficit du numéro précédent	662.95
Total des dépenses	844.55
Déficit	602.20

## Ai Compagni Italiani

Per il Primo Maggio, pubblicheremo un numero italiano di quattro pagine, che offriamo ai gruppi ed a tutti i compagni, al prezzo di 3 franchi al cento. Oltre ad un articolo sul Primo Maggio stesso e le cause documentate del suo insuccesso, conterrà una chiara esposizione della nostra attitudine di fronte alla guerra e della propaganda rivoluzionaria, alla quale dobbiamo costantemente dare tutta la nostra attività.

Invitiamo i compagni ad affrettare le ordinazioni, possibilmente con l'importo anticipato, per fissare presto la cifra della tiratura.

Dopo il *Primo Maggio*, la quarta pagina sarà regolarmente in italiano come in questo numero, conformemente alla domanda che ci è stata rivolta da parecchie parti, per mantenere più efficacemente l'antico legame fra tutti i compagni di lingua italiana in Svizzera.

**Il compagno Bertoni avverte quanti gli hanno scritto in merito alla ripresa delle sue regolari conferenze, che per il momento circostanze generali ed anche personali non glielo permettono, ma che riunirà tutte le domande già ricevute o che riceverà d'ora innanzi per provvedere più tardi a soddisfare un po' tutti.**

In questi giorni, per renderci un conto esatto dell'opera nostra nel passato, abbiamo riunito alcune collezioni del nostro giornale dalla sua apparizione sino ad oggi. Per completarle ci manca la parte italiana del n° 349, del 4 gennaio 1913. Saremo assai grati ai compagni che ci spediranno questo numero, di preferenza per lettera, onde non vada troppo sciupato.

## Note alla Tragedia

Per cominciare.

Che fare per il momento? L'immensa tragedia ci avvince tutti; non uno di noi, che non ne risenta, anche da lontano, i funesti effetti. Quella « tavola dei valori » che certi saputelli di nostra conoscenza volevano veder rovesciata, oggi lo è infatti; ma non a profitto d'un concetto più alto della vita, d'un'idea nobile di giustizia, d'un'organizzazione più libera delle società umane; ma perchè l'hanno voluto al loro cospicuo oligarchie per cupidi interessi, per sfrenate ambizioni, per sete di dominio, per calcoli delittuosi.

Che fare? Invocare una pace, che lascerebbe sussistere tutte le cause di guerre, che servirebbe soprattutto alla preparazione d'un altro macello, che sarebbe bugiarda, perchè non conclusa tra popoli i quali le darebbero l'unica sua base vera: l'eguaglianza; ma tra governanti, difensori di privilegi iniqui, che prepareranno sempre fatalmente nuove conflazioni?

Farsi partigiani semplicemente d'una neutralità, la quale non risolve né la questione immediata della miseria, della disoccupazione, del pane; né offre una qualsiasi garanzia per l'avvenire, poiché non rappresenta nessun mutamento, nessuna trasformazione, nessuna liquidazione d'un regime di sfruttamento, d'oppressione, di morte?

Che fare adunque? Rimanere oggi quel che eravamo ieri, cioè dei rivoluzionari che diffondono tra le masse popolari l'idea d'azione diretta e si preparano materialmente a tale azione, perchè cessando infine dall'essere ciechi strumenti dell'una o dell'altra dominazione, diventiamo dei combattenti per la libertà di tutti e di ciascuno.

Convertiti ed intervertiti.

Fino a ieri il nazionalismo, anche tra la borghesia, non contava molti addetti, perchè veniva giudicato troppo compromettente. Di Bevilacqua in Italia ce n'era qua e là qualche dozzina, che a ver dire non faceva neppure troppo fracasso. Ma dallo scorso agosto in poi le conversioni al nazionalismo non si contano più. La « Nazione » è diventata proprio il nuovo idolo sanguinoso, a cui non bisogna lesinare i sacrifici umani. Un milione di vite più

o meno non conta, purchè trionfi la « Nazione »!

Non si è uomini perchè si ha una testa capace di ragionare, ma unicamente perchè si appartiene ad una data nazionalità. E se questa è italiana — si gode d'un onore e d'una felicità senza pari!

Leggere per credere tutto quanto vanno stampando convertiti e intervertiti, in molti organi vecchi e nuovi del bel paese.

La « Nazione » — si noti bene — viene anzitutto concepita come un macello pubblico. E si proclama altamente che, all'infuori di questo macello, non può esistere. Però, non disperiamo, perchè coloro che intendono far da beccai non mancano, anzi abbondano.

— Ma è permesso, per lo meno, di non voler far parte del bestiame destinato allo scannatoio?

— Vigliacco! panciafichista! chiunque osa fare una tale domanda.

Un'opinione di Giuseppe Ferrari.

Da quando la guerra è scoppiata non son pochi coloro che son divenuti ad un tratto storici, filosofi, statisti e strategisti insigni, i quali deplorano amaramente la crassa ignoranza di quanti non credono alla loro scienza improvvisata.

Ora, fra le tante affermazioni degli interventisti sedicenti rivoluzionari, una delle più ripetute è che una guerra nazionale ha il carattere d'una rivoluzione democratica.

Premesso che la guerra attuale non si propone affatto di risolvere una questione di nazionalità, ma bensì una questione di supremazia, che è la più brutale negazione del diritto di nazionalità per la maggior parte degli abitanti del globo terracqueo, vediamo quello che l'uno dei più grandi storici italiani pensi non già d'una guerra, ma perfino d'una insurrezione nazionale.

E' Giuseppe Ferrari, che a pag. 44 del volume I della sua *Storia delle Rivoluzioni d'Italia* scrive:

... un'insurrezione nazionale e una rivoluzione democratica, due cose si distinte che riescono ad una contraddizione inevitabile. Poichè la prima deve ristabilire l'antico potere, fondarsi sulla tradizione, invocare il passato e farsi forte col richiamare l'ultima ora del governo rovesciato e col promettere la risurrezione della patria qual era nell'istante in cui subiva l'ingiustizia della conquista. In questo modo l'insurrezione nazionale trae seco i sacerdoti, i patrizi, i guerrieri, i villani; chiama alle armi tutti gli uomini della terra, né possono retrocedere: al contrario la rivoluzione chiede riforme, queste distruggono il passato, aboliscono il governo invocato, fanno sperare una patria rigenerata, una nuova patria, una patria che non ha mai esistito e che diventerebbe l'estermio dei sacerdoti, dei patrizi, di tutti coloro che protestano a nome dell'antica legge. I due moti dell'insurrezione e della rivoluzione si escludono mutuamente; l'uno dà il potere all'aristocrazia, l'altro alla democrazia; l'uno odia il nemico, l'altro vorrebbe imitarlo; l'uno sogna il passato, l'altro l'avvenire; l'uno sta nel fatto presente, l'altro nelle eventualità possibili, e mentre il conquistatore s'avanza rapido e compatto i patrizi si trovano in contraddizione colle moltitudini, non si sa più chi deve comandare, chi obbedire; si predica l'unione, la concordia, il patriottismo inebriandosi di parole, moltiplicando gli equivoci, associando a caso antiche glorie con idee che le negano; intanto la moltitudine stupefatta cade nell'inerzia e i combattenti disanimati si sciogliono e credonsi traditi sul campo di battaglia.

E' vero che l'opinione d'un Ferrari non conta nulla in confronto di quella dei nuovissimi storici della quarta Italia...

Viva l'Austria!

Pare che sulle piazze d'Italia per naturale reazione contro i patriottoni dell'intervento, si sia da taluni gridato: Viva l'Austria! La vergogna e lo scandalo vennero giudicati inauditi.

Certo, è cosa ridicola o odiosa il gridare: Viva uno Stato qualsiasi! perchè tutti rappresentano un insieme di mali pei popoli che li subiscono, e sarebbe assai meglio inneggiare alla Rivoluzione e tentare di farla.

Però è utile rinfrescare la memoria ai nostri italianissimi, per ricordare loro che al tempo della guerra balcanica, quando gli slavi austriaci esultavano all'udire le vittorie degli slavi della Lega balcanica — finita nel bel modo che tutti sanno! — erano gli italiani dell'Istria e di Trieste che per far loro dispetto urlavano a squarciagola: Viva l'Austria! La

gelosia per altri schiavi li spingeva ad acclamare il padrone comune!

E questo perchè il nazionalismo invece di preconizzare la libertà per tutti, vuole semplicemente la sottomissione ad un'autorità in odio d'un'altra. Oggi ancora si tratta semplicemente di scegliere fra Casa d'Absburgo e Casa Savoia. Morale:

*Se non vuoi che un baratto  
fra due siri, presto fatto:  
Cecco Beppe e Gennariello  
soli vadano al macello.*

Il più vero e più maggiore...

Nei giornali italiani si parla sovente del canto d'inni interventisti durante le manifestazioni guerraiuole. Ma quali?

L'inno di Mameli, morto per la Repubblica romana, no, perchè si tratta di morire per la monarchia sabauda.

L'inno di Garibaldi, condottiero di corpi franchi, neppure, perchè l'Italia, come ogni altro Stato, non vuol più garibaldini, ma soltanto truppe regolari, agli ordini del re.

E allora, non rimane che un solo inno pei nostri interventisti, il più vero e più maggiore inno, quello del Carducci alla Croce di Savoia:

*A Vittorio i nostri carmi  
Ne le piazze popolose,  
De' figliuoli e de le spose  
Consacriamo a lui l'amor.*

*Ma te, o Croce di Savoia,  
Altra gente invoca e aspetta:  
A chiamar la gran vendetta  
Sorge un grido di dolor.*

*Dio ti salvi, o cara insegna,  
Nostro amore e nostra gioia!  
Bianca Croce di Savoia,  
Dio ti salvi! e salvi il re!*

Purtroppo, quello che non si salverà con la guerra sarà il buon popolo. A meno che non obblighi Gennariello a mettersi veramente in salvo, lui e la sua croce!

Questione imprudente.

Uno dei soliti sapientoni, che ci trattano tanto sdegnosamente, credono confonderci con questa citazione di Kropotkin:

Noi crediamo adunque che non è ancora tempo di far buon mercato delle questioni di nazionalità. L'Europa vedrà ancora prodursi molte guerre su questo terreno, soprattutto in Oriente, fino a tanto che gli Slavi del sud, i Polacchi, i Lettoni, i Finni, i Circassi, ecc. abbiano potuto aggrupparsi e rendersi indipendenti dal giogo dei Russi e dei Tedeschi. E noi crediamo anche che non è che dopo aver raggiunta questa indipendenza, che quei paesi presenteranno un terreno fertile per la propaganda delle idee di rivoluzione sociale.

Dato e non concesso che debba proprio essere così, rimane ancora da spiegare come l'attuale guerra renderà indipendenti DAI RUSSI — si noti bene! — e dai tedeschi gli slavi del sud, i polacchi, i lettoni, i finni, i circassi, ecc. Per cui, la questione posta da questa citazione è imbarazzante sì, ma soprattutto pei nostri contraddittori.

Attenti, dunque, alle cantonate, o sapientissimi!

### Sindacato Manovali e Muratori del Cantone di Ginevra

Tutti i membri del Sindacato sono invitati ad assistere all'assemblea, che avrà luogo domenica mattina 18 Aprile, alle ore 9 1/2, alla Casa del Popolo, col seguente ordine del giorno:

### La Manifestazione del Primo Maggio

Nessuno manchi alla nostra riunione, perchè già ridotti in pochi dalla grande crisi di lavoro, è più che mai necessaria la presenza, l'adesione e la cooperazione di ciascuno di noi. *Il Comitato.*

## Per il Primo Maggio

Abbiamo sempre in vendita un grande assortimento di volumi, opuscoli, cartoline e litografie per la nostra propaganda. Invitiamo i compagni a curarne specialmente la diffusione, inviandoci subito le loro ordinazioni, perchè gli invii giungano in tempo utile.